

Marie de Gournay, *Fragments d'un discours féminin*

Diane Lamoureux

Volume 2, numéro 2, 1989

Convergences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057574ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057574ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamoureux, D. (1989). Compte rendu de [Marie de Gournay, *Fragments d'un discours féminin*]. *Recherches féministes*, 2(2), 180–182.
<https://doi.org/10.7202/057574ar>

non seulement du ventre, identité liée au corps modifié, présence de l'autre en soi, relation à l'autre qui peut aussi signifier meilleure connaissance de soi, voilà certaines des dimensions présentées. Les changements ressentis et décrits par les femmes ont inspiré à l'auteure de beaux passages sur le nouveau rapport espace-temps et sur l'« impossible effacement du corps transformé ». La présentation du paradoxe inhérent au discours des femmes sur les déterminations sociales et biologiques de la maternité campe bien les débats actuels au sein du mouvement des femmes. L'auteure conclut cette seconde partie du livre par un constat, celui de la « préséance de la définition sociale de la maternité sur la définition biologique et même affective ».

La troisième partie, « *La mise à l'écart des femmes au profit du fœtus* », constitue un réquisitoire contre le réductionnisme actuel du regard médical sur l'expérience de la maternité et une mise en garde contre les effets de ce réductionnisme sur l'expérience même. L'argumentation y est d'autant plus crédible que les chapitres précédents en faisaient bien ressortir la complexité. Puisant dans la littérature sociologique pour critiquer le morcellement et l'isolement du corps, l'auteure reproche à la médecine de ne donner qu'une réponse technique aux angoisses et aux questions des femmes. Fidèle à son analyse multidimensionnelle, elle rappelle qu'il ne s'agit toutefois pas d'un rapport exclusivement dominant/dominée, mais d'un rapport dans lequel les femmes s'inscrivent aussi parce que « sécurisées et fascinées » par les technologies.

Contribution importante au développement d'une approche globale de la maternité, cette recherche est une analyse fine du vécu maternel, analyse traversée d'un profond respect de l'expérience des femmes que l'auteure a su écouter. Soulignons enfin la belle plume d'Anne Quéniart et la vivacité de son texte adéquatement ponctué de nombreux extraits d'entrevues.

Maria De Koninck
Titulaire

Chaire d'étude sur la condition des femmes
Université Laval

Marie de Gournay, *Fragments d'un discours féminin*. Paris, José Corti, 1988, 214 pages. (avec textes assemblés et introduits par Elyane Dezon-Jones)

Marie de Gournay (1565-1645) est relativement peu connue de nos jours. Il y a même fort à parier que, n'eût été son rôle d'éditrice des *Essais* de Montaigne, elle aurait sombré dans l'oubli. Son sort est comparable à celui de beaucoup de femmes dont la postérité est liée non pas à elle-même ou à leur œuvre, mais à celle d'un homme célèbre dont elles ont, à des titres divers, partagé la vie. Ainsi, Marie de Gournay peut-elle se targuer d'une notoriété comme « fille d'alliance » de Montaigne, ce qui contribuera à la rejeter dans l'ombre, même de son vivant.

Aussi faut-il se réjouir du travail entrepris par Elyane Dezon-Jones. L'éditrice de l'« éditrice » nous offre le plaisir de découvrir une auteure et une pensée. Car les textes qui sont réunis dans ce volume sont de deux ordres : on y retrouve à la

fois des textes autobiographiques et des « essais » féministes. Ils sont précédés d'une excellente introduction, dont la partie proprement biographique peut apparaître, à première vue, un peu répétitive par rapport aux textes autobiographiques de Marie de Gournay, mais qui prend tout son sens dans la réflexion critique sur les difficultés d'être une femme de lettres dans la France du XVII^e siècle.

Car c'est là que se situe la « modernité » de Marie de Gournay. Elle ne veut pas devenir un « homme de lettres », comme nous y enjoignait encore récemment Badinter¹, mais estime plutôt qu'une femme ne doit pas se faire interdire ce monde sous prétexte de son appartenance de sexe. Elle s'efforce donc de penser simultanément l'égalité et l'altérité.

Elle entreprend également de constituer et de perpétuer une mémoire des femmes. Dénonçant un humanisme qui fait fi de la moitié de l'humanité, elle montre que les femmes ont apporté une contribution importante à l'histoire du monde. Elle en conclut d'ailleurs que « si donc les Dames arrivent moins souvent que les hommes aux degrés d'excellence; c'est merveille que ce défaut de bonne éducation, et même l'affluence de la mauvaise expresse et professoire ne fasse pis, et qu'elle ne les garde d'y pouvoir arriver du tout » (p. 117).

Marie de Gournay est d'autant plus consciente qu'il faut perpétuer la mémoire de certaines femmes, qu'elle décrit les mécanismes par lesquels on dénigre et on minimise le travail intellectuel des femmes.

On en a connu qui méprisaient absolument les Oeuvres des femmes, sans se daigner amuser à les lire, pour savoir de quelle étoffe elles sont, ni recevoir avis ou conseil qu'ils y peuvent rencontrer : et sans vouloir premièrement informer s'ils en pourraient faire eux-mêmes qui méritassent que toute sorte de femmes les lussent. Cela me fait soupçonner qu'en lisant les Écrits des hommes mêmes, ils voient plus clair en l'anatomie de leur barbe qu'en celle de leur raison (p. 131).

Cette conscience claire des obstacles qui se posent aux intellectuelles, Marie de Gournay nous en fait part dans ses écrits autobiographiques. Son « Apologie pour celle qui écrit » fait état des tracasseries financières auxquelles elle a été aux prises et des sarcasmes avec lesquels on a accueilli sa volonté de se livrer au travail intellectuel. « Bas-bleu » avant que l'expression ne se répande, elle montre que l'objet des attaques n'est pas tant sa personne que la transgression des assignations sociales de sexe. Elle en décrit même le procédé.

Parmi notre Vulgaire, on fagotte à fantaisie l'image des femmes Lettrées : c'est-à-dire, on compose d'elles une fricassée d'extravagances et de chimères : et dit-on en général, sans s'amuser aux exceptions ou distinctions, qu'elles sont jetées sur ce moule. Quelle que soit après celle de ce métier, qui se présente, et pour contraire que sa forme soit à celle-là, ce Vulgaire ne la comprend en façon quelconque : et ne la voit non plus, qu'avec des présomptions injurieuses, et sous la figure de cet épouvantail (p. 158).

Ne reconnaît-on pas dans cette évocation les « précieuses ridicules », dont Molière fera des gorges chaudes un siècle plus tard ?

Si les textes de Marie de Gournay méritaient à eux seuls d'être connus et justifiaient leur réédition, il faut mentionner le travail admirable d'Elyane Dezon-Jones. Ce qu'elle intitule des « éléments de bio-critique » s'avère un travail précieux de remise en perspective et d'actualisation des textes. Situant Marie de Gournay dans les milieux humanistes de l'époque, elle met en relief son travail

d'érudition, tels ses traductions latines et ses traités de philologie, mais souligne en même temps ses difficultés d'intégration à la communauté intellectuelle de l'époque. Les moins récalcitrants à son égard, tel Juste Lipse, ne semblent lui accorder de crédit que dans l'ombre de Montaigne.

Le travail d'exhumation des travaux féministes antérieurs est l'un des grands acquis de l'érudition féministe contemporaine. Nous ne pouvons donc que nous réjouir du travail accompli autour de l'œuvre de Marie de Gournay par Elyane Dezon-Jones, d'autant plus que la qualité en est irréprochable. Suite à cela, il va sans dire que nous relirons Montaigne avec un autre regard.

*Diane Lamoureux
Département de science politique
Université Laval*

Note

1. À l'occasion de la réédition de textes de Thomas, de Diderot et de Mme d'Épinay regroupés sous le titre *Qu'est-ce qu'une femme ?*, P.O.L., 1989, avec une préface d'Elisabeth Badinter.

Gail Scot, *Héroïne*. Traduit de l'anglais par Susanne Lotbinière-Harwood, les éditions du Remue-ménage, 1988, 251 p.

Nous sommes « épuisées à force de vouloir changer le monde et vivre aussi l'amour. [...] Une héroïne a le droit d'être triste, angoissée, du moment que ça s'inscrit dans un contexte social. Pour qu'elle n'oublie pas le sort d'autrui en s'apitoyant sur le sien [...]. Il faut [...] toujours regarder vers l'avenir pour contourner la nostalgie » (pp. 112-113). « Se servir de l'avenir comme perspective, ça cadre bien avec l'idée d'un système de pensée au féminin » (p. 196).

Ainsi réfléchit Gail, la narratrice (homonyme de l'auteure) de ce livre. Elle est rousse, écrivaine, journaliste et féministe. Elle vit dans des milieux d'artistes, de révolutionnaires ou de gens de gauche; avec ses amis, elle fréquente des bars d'hétérosexuel(le)s, et, seule ou avec sa copine Marie, elle va dans d'autres cafés, tenus par des lesbiennes. Elle aime leur ouverture d'esprit. Seule Canadienne anglaise parmi les intellectuel(le)s francophones qui, depuis 1970, lisent *Socialisme québécois* ou *Liberté*, Gail est doublement marginale.

Mais son principal problème est d'ordre personnel : Gail n'arrive pas à composer avec la polygamie de son amant. Recherchant dans l'écriture une solution à la vie, elle s'applique d'abord à désapprendre les vieux « patterns » amoureux, cette « merde hétéro-mélancolique », comme disent ses amies lesbiennes (p. 201).

L'héroïne de son roman, son alter ego, est une projection positive d'elle-même : une écrivaine aux cheveux roux, qui essaie de vivre au présent, qui vit « l'amour progressiste », sans jalousie, étant donné que « la liberté se construit sur la générosité » (p. 152). Mais tout comme Gail reporte sans cesse le moment